

habituellement un mérite à ses dieux de l'artifice et de la ruse.

Mahomet, qui, malgré la sévérité de son théisme, avait emprunté ses idées sur la nature divine de deux religions élaborées par les prêtres, appelle Dieu plus d'une fois le plus admirable des trompeurs (1). La chose s'explique quand on réfléchit que des dieux suspects de mensonge rendent d'autant plus indispensables des prêtres qui préservent l'homme d'être trompé par ces dieux.

(1) « Præstantissimus dolose agentium » (Coran, cap. 3, v. 53; cap. 4, 156). Voyez la note du 3^e vol., p. 336. Là nous indiquons la cause naturelle de l'admiration des tribus sauvages pour la ruse et le mensonge. Ici nous montrons comment le calcul du sacerdoce en a profité. Il est dit ailleurs dans le Coran : « Nous les avons jetés dans l'incertitude et nous leur avons menti. » Dans le catéchisme des Druses (Monit. du 9 mars 1808), l'instructeur demande à l'élève : comment est-il dit dans l'épître de Rhamar-Ebn-Djaich-el-Selimari, qu'un hérétique est frère de Dieu ? Réponse : c'était un piège que Dieu tendait à Rhamar pour le mieux tromper et lui ôter la vie; et plus loin : l'usage de Dieu est de tromper les uns et d'éclairer les autres. Cali, dans le poème épique le Naidshadya, de Sri-Harsa, gagné au jeu, par la fraude, le royaume de Nalâ, roi de Nishada.

L'envie les tourmente au sein de leur splendeur et de leur pouvoir. Le plus grand crime, dit le Ramayan (1), c'est l'orgueil, c'est-à-dire la confiance de l'homme en ses propres forces. Wichnou, dans sa neuvième incarnation, poursuit sans pitié un roi, qu'il fait périr, malgré ses prières, et dont le seul tort est une prospérité trop constante. Les sectateurs du dieu célèbrent encore aujourd'hui par une fête cette victoire facile et cruelle (2). Malechren, roi de Mahabalipour, racontent les bramines des sept pagodes, ayant embelli sa résidence, les dieux jaloux submergèrent une ville qui rivalisait de magnificence avec le séjour céleste (3). Ne croit-on pas entendre Neptune, se plaignant à Jupiter de la muraille élevée par les Grecs autour de leurs vaisseaux, et Jupiter apaisant Neptune en lui promettant de détruire cet orgueilleux ouvrage des hom-

(1) Ramay., page 180.

(2) LAFLOTTE, 172-180.

(3) AS. RES. I, 156-157. L'usage indien de ne jamais féliciter quelqu'un sur sa santé ou sur ses succès, vient de l'idée de la jalousie des dieux. DUBOIS, 463, 464. V. sur le même usage chez les Grecs modernes, t. III, p. 345.

mes (1)? Les idoles mexicaines ne valent guère mieux. Le pays d'Anahuac, lors de la grande inondation qui le submergea, était habité par des géants dont un petit nombre se réfugia dans les cavités d'une montagne. Sortis de cet asile, ils voulurent célébrer leur délivrance par la construction d'une pyramide. Les dieux les frappèrent de la foudre. On voit dans les poésies serbes, beaucoup plus récentes, mais empreintes des traditions d'une mythologie antérieure, des traces de l'envie des dieux. Maxime Zernojewitch est fiancé à la fille du doge de Venise. Iwan, son père, annonce en paroles superbes, qu'il viendra chercher sa bru. « On me verra, dit-il, sous les murs de Venise, avec mille hommes. Venise aussi enverra mille hommes d'élite pour célébrer la gloire de mon fils. Mais nul n'égale, nul ne paraîtra plus magnifique et plus beau que Maxime, l'enfant chéri de son père. » Le Destin l'écoute, et soudain une maladie affreuse défigure le beau Maxime. Le père le contemple, et le crime de ses paroles superbes se retrace à son souvenir.

(1) Iliad. XII, 4, 9.

A l'envie et à l'imposture se joint la trahison. Le Mercure des Germains se laisse séduire par Marc-Aurèle (1). Lorsque Bomilcar, conjuré carthaginois, veut renverser le gouvernement de sa patrie, il accumule les cérémonies pour séduire les dieux (2), et nous avons vu Xerxès, à son invasion en Grèce, essayer de corrompre les divinités tutélaires de cette contrée, en pratiquant les rites de leur culte. Aussi les nations sacerdotales prennent-elles contre leurs dieux les mêmes précautions absurdes ou injurieuses qui nous ont frappés chez les Grecs (3).

Les Tyriens, assiégés par Alexandre, enchaînent la statue d'Apollon; et le conquérant, maître de la ville, lui fait ôter ses fers, en le proclamant l'ami d'Alexandre (4).

Sans doute, cet usage d'enchaîner des divinités perfides, usage dont nous montrons ici le sens populaire, avait aussi sa signification mystérieuse. Ce que nous avons dit de la composition du polythéisme sacerdotal a dû y pré-

(1) XIPHILIN.

(2) DIODORE.

(3) DIOD., XIII, 28; XVIII, 7.

(4) V. t. III, p. 342.

parer nos lecteurs; les dieux de ces religions, symboles des forces de la nature, étaient enchaînés aux époques où ces forces semblaient décroître. On ôtait leurs liens lorsque la nature était censée reprendre une vigueur nouvelle; ce double sens servait au sacerdoce pour satisfaire les hommes instruits en contentant le peuple.

Il disait aux uns qu'il enchaînait et délivrait tour - à - tour des simulacres emblématiques, pour exprimer la régularité des saisons et la renaissance du soleil, lorsqu'il recommence, vainqueur de l'hiver, sa carrière annuelle. Il disait à l'autre que des divinités chargées de fers ne pourraient le quitter pour suivre ses ennemis (1). Mais cette dernière opinion, proportionnée aux notions vulgaires, dominait seule dans la religion publique.

Des dieux si imparfaits par leur nature physique, si vicieux par leurs attributs moraux, ne pouvaient pas plus que ceux des Grecs inspirer à leurs adorateurs une vénération profonde et sincère : les traditions

(1) Il est assez curieux de comparer ces explications sacerdotales à celles des artistes grecs. V. t. III, p. 341-342.

sacerdotales ne sont pas moins que la mythologie homérique remplies de fables qui montrent les hommes prêts à se révolter contre les dieux. En Scandinavie, ils vivent retranchés dans une citadelle, et leur portier Heimdall (1) garde soigneusement le pont (2) qui faciliterait l'entrée de leur demeure. Hothar et Biarcon défient au combat tout l'Olympe du Nord et Odin lui-même (3). Gylfe brise dans la main de Thor sa pesante massue. Aux Indes, le monde est à peine créé, qu'un géant chasse du ciel et de la terre toutes les divinités (4). Un simple mortel les perce à coups de flèches (5). Plus tard, frappées de terreur, à l'aspect d'un roi couvert de gloire, et que ses austérités rendent invincible (6), elles multiplient, pour lui résister, leurs yeux, leurs têtes, leurs bras, qui brandissent des

(1) Edda, 5^e fable.

(2) L'arc-en-ciel.

(3) MALLEY, introd., page 173.

(4) As. Mag. I, 131.

(5) Ramay., 53^e sect., pag. 549.

(6) Virãrisinha.

armes nouvelles (1). En Égypte enfin, les dieux se transforment en animaux, se dérochant ainsi aux mortels qui les surpassent en audace et en force (2). Chose bizarre à dire, et néanmoins vraie! ces absurdités, ces extravagances, cette dégradation de la nature divine, prouvent, qui le croirait! l'ascendant de la logique sur les prêtres comme sur le peuple (3). Leur intérêt les a contraints à faire de leurs dieux des êtres passionnés, et, par conséquent, vicieux et injustes; le raisonnement les oblige ensuite à les concevoir malheureux, parce qu'ils sont injustes et passionnés. Le sentiment religieux se débat en vain contre les imperfections dont les religions sacerdotales entachent ses idoles: la raison qui s'éclaire essaie inutilement de rendre leurs attributs moins incohérents ou leur

(1) *As. Res.*, III, 46.

(2) *Diod.* I, 2. Nous avons repoussé l'usage que Diodore veut faire de cette fable, pour expliquer l'adoration des animaux en Égypte; mais elle est précieuse, comme dogme populaire, parce qu'elle constate l'opinion adoptée sur les relations des dieux et des hommes.

(3) *V.* au sujet de cette puissance de la logique chez les Grecs, le t. III, p. 356 et 396.

conduite moins scandaleuse. Les prêtres s'y opposent. Ils aiment mieux briser le sentiment religieux que modifier une tradition, quelque révoltante qu'elle soit devenue: ils aiment mieux étouffer la raison que lui sacrifier un seul dogme.

Ils croient éluder les conséquences qui les importunent en prodiguant à des êtres pervers des épithètes que chaque récit dément; et de là résulte, dans ces religions, malgré leur arrangement systématique, plus de contradictions, et des contradictions plus palpables que dans les croyances simples et grossières que se serait construites l'esprit humain. Malgré les limites qui circonscrivent les forces physiques des essences divines, les prêtres les proclament des êtres tout puissants; malgré la jalousie qui tourmente ces divinités envieuses, ils leur attribuent une bonté sans bornes; malgré les vices qui souillent leur caractère moral, et les erreurs qui obscurcissent leur intelligence, ils les appellent des êtres parfaitement justes et parfaitement sages; et malgré les malheurs inévitables, suite de passions désordonnées, ils leur assignent en partage le bonheur suprême. Ainsi, de tout temps, dans les religions

sacerdotales, l'homme s'est débattu douloureusement au milieu d'allégations discordantes. Loin d'avoir recueilli quelque avantage de sa soumission au sacerdoce, loin d'avoir été conduit par ce guide privilégié, seul investi du droit de l'instruire, vers une doctrine meilleure et plus pure, notre déplorable et aveugle race a courbé sa tête sous des fables cent fois plus extravagantes que celles que son imagination aurait enfantées. Elle s'est prosternée devant des êtres plus corrompus que les fantômes de ses propres rêves; elle s'est précipitée dans un abîme plus profond de superstitions et de délire, et le prix de l'abdication de son intelligence a été pour elle durant des siècles l'esclavage, l'erreur et l'effroi.

Cependant une autre réflexion qui nous a déjà frappé se représente à nous. Si l'homme a prodigué ses adorations à des dieux imparfaits, corrompus et malfaisants, n'est-ce pas une preuve que l'adoration de divinités quelconques est un besoin de son ame? Les Grecs, libres des prêtres, perfectionnent ce qu'ils adorent: les nations soumises au sacerdoce adorent ce qu'il leur offre, sans pouvoir rien perfectionner. L'absurdité de certaines formes reli-

gieuses, loin d'être un argument contre la religion, est une démonstration que nous ne pouvons nous en passer. Nous nous trouvons encore moins misérables sous la plus défectueuse de ces formes, que nous ne le serions d'une privation complète. L'histoire de la décadence du polythéisme nous le prouvera.